



HAL
open science

Compte rendu de "Alexandra Oeser, Comment le genre construit la classe. Masculinités et féminités à l'ère de la globalisation, CNRS Éditions, 2022"

Victor Vey

► To cite this version:

Victor Vey. Compte rendu de "Alexandra Oeser, Comment le genre construit la classe. Masculinités et féminités à l'ère de la globalisation, CNRS Éditions, 2022". Lectures, 2022, 10.4000/lectures.57948 . hal-04707619

HAL Id: hal-04707619

<https://hal.science/hal-04707619v1>

Submitted on 29 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandra Oeser, *Comment le genre construit la classe. Masculinités et féminités à l'ère de la globalisation*

Victor Vey

Doctorant en sociologie à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis et au Legs (UMR 8238).

fr

15/09/2022

Issu de son habilitation à diriger des recherches, le livre d'Alexandra Oeser apporte une contribution originale à un des problèmes centraux en sociologie du genre et du travail : l'articulation entre les rapports sociaux de sexe et de classe. Pour ce faire, l'autrice s'est appuyée sur un matériau qu'elle a participé à récolter dans le cadre d'une enquête collective au long cours sur la mobilisation contre la fermeture d'une usine de connectique automobile¹. Le collectif de chercheur·es a réalisé, entre 2008 et 2015, 350 comptes rendus d'observation et entretiens avec des salarié·es de l'usine, auxquels s'ajoutent des entretiens que l'autrice a réalisés seule avec des cadres de la direction entre 2015 et 2017. Reprendre ce terrain au prisme du genre n'allait pourtant pas sans difficultés. Alexandra Oeser rapporte en effet qu'elle a longtemps hésité à le faire : une telle entreprise portait le risque d'être lue selon les stéréotypes classistes sur le sexisme des classes populaires, et donc de décrédibiliser la lutte des ouvriers de l'usine. Mais ce terrain présente l'avantage de permettre d'étudier l'articulation du genre et de la classe au croisement de plusieurs sphères d'activité : la famille, l'usine et la mobilisation politique. Le livre se distingue en outre d'autres travaux sur cette question de plusieurs manières. Une première originalité tient dans l'attention que l'autrice porte au « *quotidien* des processus de construction du conflit politique et des rapports de pouvoir à l'usine avant et après la fermeture » (p. 15). Cette attention est liée aux travaux de Alf Lüdtke et plus précisément à son concept d'*Eigensinn* sur lesquels l'autrice s'appuie beaucoup. Ce concept « désigne les pratiques que les acteurs historiques développent pour eux-mêmes, seuls ou dans un groupe, afin de s'approprier des normes et des hiérarchies, de leur donner sens, tout en gardant un espace

¹ Cette enquête collective a fait l'objet de la publication d'un livre : Collectif du 9 août, *Quand ils ont fermé l'usine. Lutter contre la délocalisation dans une économie globalisée*, Marseille, Agone, 2017 ; compte rendu de Marc Lorient pour *Lectures* : <https://doi.org/10.4000/lectures.23040>.

pour leurs propres envies, activités et tactiques » ou encore « des interactions individuelles — “être soi-même” face à l’autre et avec les autres » (p. 15). Outre cette référence à Alf Lüdtke, l’auteur mobilise aussi bien les travaux féministes matérialistes que ceux sur l’intersectionnalité, ce cadre théorique pluriel étant un des points forts de l’ouvrage. Enfin, elle accorde dans l’analyse une égale attention aux masculinités et aux féminités, ce qui se traduit dans l’organisation du livre : les trois premiers chapitres sont plus spécifiquement centrés sur des enjeux relatifs aux masculinités et les trois suivants sur ceux qui touchent aux féminités.

Les deux premiers chapitres portent en effet sur les représentations de la masculinité construites par chacune des parties au cours du conflit. Le premier s’intéresse aux représentations dévalorisantes de la masculinité qu’ouvriers et cadres s’attribuent mutuellement, et le deuxième se penche sur les « fiertés masculines » (p. 84), c’est-à-dire sur les mises en scène de soi positives que produisent chacun des groupes. Recourant aux concepts de Raewyn Connell², Alexandra Oeser montre que les ouvriers prêtent aux cadres une « masculinité subordonnée » (p. 59), c’est-à-dire féminisée, en insistant sur leurs « faiblesse, dépendance, [et] manque de courage » (p. 69), tandis que les cadres se représentent les ouvriers selon des stéréotypes classistes – « simples d’esprit, manipulés et manipulables, et donc dangereux » – et leur prêtent donc une « masculinité marginalisée » (p. 53). Elle explique ensuite que les ouvriers mobilisés mettent en scène leur vaillance, leur autochtonie et leur camaraderie dans la lutte à travers une référence répétée à Astérix et Obélix, alors que les cadres s’appuient sur un vocabulaire guerrier et sexualisé pour coder comme virile leur inscription dans la compétition économique internationale. Cette analyse conjointe des représentations négatives et positives que les groupes s’attribuent eux-mêmes et mutuellement permet de mettre en évidence qu’il existe des similitudes entre des groupes masculins qui ne « pensent en rien se ressembler » (p. 40) et que les masculinités sont cruciales pour dessiner les frontières de classe, autrement dit que le genre sert à produire symboliquement les limites des camps, dans cette expression locale de la lutte des classes, et à légitimer leur affrontement.

Le troisième chapitre traite quant à lui plus spécifiquement de la question de la violence entre hommes. Malgré de nombreux dispositifs mis en place au cours du conflit pour limiter la violence, l’auteur évoque les débordements ponctuels qui se sont produits et montre qu’ils sont

² Connell Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l’hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2022 ; notre compte rendu pour *Lectures* : <https://doi.org/10.4000/lectures.56513>.

autant du fait des cadres que des ouvriers : elle analyse par exemple le « secouage » (p. 131), par un cadre de la direction, d'un expert-comptable qui assistait les syndicats. Contre la vision classiste de l'association entre violence et classes populaires, on voit donc non seulement que l'usage de la force physique n'est pas le monopole des ouvriers mobilisés mais aussi que « l'ensemble des acteurs et des groupes sont traversés par [une] tension entre légitimité et illégitimité de [cet] usage » (p. 146). En particulier, Alexandra Oeser insiste sur le fait que les classes populaires sont loin d'être homogènes sous ce rapport, comme l'illustre son analyse d'« une opposition interne à la CGT » (p. 138) entre deux syndicalistes qui ont des profils distincts en termes de gabarit et d'expérience syndicale, l'un privilégiant sa force et l'autre « son art de la parole » (p. 141). Ce que révèle la tension transclasse entre valorisation et dévalorisation de l'usage de la force, c'est la valorisation unanime de la maîtrise³ : « maîtrise de soi-même [et] maîtrise des autres, que ce soit ses camarades ou ses opposant·es » (p. 270). On ne saurait en revanche suivre complètement l'autrice lorsqu'elle suggère que ce chapitre permettrait de remettre en cause l'idée d'un « avènement supposé de modèles de masculinités hégémoniques moins violentes après 1945 », en particulier « du côté du management » qui se caractériserait par des « formes plus hybrides » (p. 267). S'il est clair que la violence reste importante dans la construction des cadres comme des ouvriers et qu'ils sont, sur ce point, moins dissemblables que l'on pourrait le croire, il semble toutefois difficile de soutenir qu'elle n'a pas diminué, surtout depuis 1945, et qu'il n'y a aucune différence entre les masculinités des cadres et des ouvriers en termes d'usage et de rapport à la force physique : tout le travail d'euphémisation de la violence des cadres, que l'autrice évoque pourtant (p. 268), s'il a bien pour but de dissimuler une violence réelle, n'en constitue pas moins une donnée à prendre en compte.

Le chapitre 4 traite de la place des femmes dans la mobilisation ou, plus précisément, des effets de la division sexuée du travail sur leur engagement dans le conflit. L'autrice rappelle

3 Il s'agit là d'un résultat cumulatif avec d'autres travaux récents sur les masculinités. Voir : Gourarier Mélanie, *Alpha-mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Seuil, 2017, p. 144-146 (compte rendu de Marie Duru-Bellat pour *Lectures* : <https://doi.org/10.4000/lectures.22576>) ; Vörös Florian, *Désirer comme un homme. Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte, 2020, p. 17-18 (compte rendu de Mohamed Yacine Chitour pour *Lectures* : <https://doi.org/10.4000/lectures.51200>) ; et Rivoal Haude, *La fabrique des masculinités au travail*, Paris, La Dispute, 2021, p. 131-132 (notre compte rendu pour *Lectures* : <https://doi.org/10.4000/lectures.54133>).

d'abord que la division des tâches et la socialisation genrée constituent bien un obstacle à l'entrée des femmes dans la lutte contre la fermeture, mais pas seulement : elle écrit que « la féminité, dans la mobilisation politique, vaut comme ressort d'action tout à la fois pour l'engagement et le désengagement des femmes » (p. 185). Et elle explique aussi que « c'est l'interaction entre la sphère professionnelle, la sphère familiale et la sphère politique qui constitue la clé pour analyser les différentes formes d'engagement et de désengagement des femmes dans ce mouvement » (p. 153). Ces deux résultats sont illustrés par de nombreux exemples, mais on retient ici surtout les effets contrastés de l'assignation des femmes au travail du *care* sur leur engagement. Alexandra Oeser montre en effet que les tâches considérées comme spécifiquement féminines au sein de l'entreprise (le soutien émotionnel, le secrétariat) ont joué un rôle à la fois de « marchepied et [de] plafond de verre politique [...]. Elles [...] permettent [aux femmes] de trouver rapidement une place au sein du collectif, place qu'elles ont ensuite du mal à quitter » (p. 175). En outre, le rôle de « maman », c'est-à-dire de soutien émotionnel des camarades masculins, constitue certes un rôle avantageux pour leur engagement parce que fortement reconnu au sein du mouvement et parce que certaines pouvaient déjà le tenir au travail avant la mobilisation, mais « la pression liée à ce rôle de “maternage” des grévistes est [aussi] en partie responsable des effondrements dépressifs plus rapides des salariées » (p. 179) et de leurs sorties précoces de la mobilisation.

Les deux derniers chapitres prolongent l'analyse de l'articulation entre genre et classe à travers d'autres prismes. Le chapitre 5 porte sur les violences « genrées » et « sexuelles » (p. 187), c'est-à-dire les violences exercées par des hommes sur des femmes, qu'elles soient conjugales, managériales ou sexuelles. L'objectif de ce chapitre est de remettre en question les thèses sur ce type de violence dans les classes populaires, à la fois celles qui expliquent la violence des ouvriers par « les contraintes qui pèsent sur eux en termes de position de classe » (p. 190) et celles qui lient la moindre « capacité de la victime à se défendre » avec « le cumul de vulnérabilités » des femmes de classe populaire (p. 191). L'autrice montre au contraire, d'une part, que les violences genrées sont transclasses et sont largement favorisées par la hiérarchie usinière (en témoigne la prégnance du harcèlement sexuel des cadres de la direction et du « petit encadrement », p. 196) et, d'autre part, que « les femmes ont leurs propres manières, diverses, de réagir contre les violences qu'elles subissent en politique et au travail » (p. 272), qui vont « de la dénégation de la violence masculine à sa transformation en violence entre femmes, [...] jusqu'aux tentatives de défense physique collective » (p. 228). Le chapitre 6, qui porte sur la sexualité à l'usine et dans la mobilisation, montre quant à lui que les

comportements des individus sont traités comme relevant ou non de la sexualité selon leur genre. Par exemple, soigner son apparence au travail ou bien s'entendre avec un supérieur hiérarchique sont considérés comme des comportements potentiellement sexuels venant les femmes, mais non des hommes (p. 247). Ce différentiel d'attribution de comportements sexuels fantasmés se double d'un différentiel de traitement des pratiques sexuelles réelles. Ces dernières ne s'accompagnent en effet d'aucune « conséquences ni sur [la] position professionnelle ou politique, ni sur [les] carrières (militantes ou professionnelles) » des hommes (p. 259), contrairement aux femmes.

Au fond, cet ouvrage passionnant aurait bien pu s'appeler *Le genre de la lutte des classes*. Il démontre que les masculinités que les acteurs collectifs se prêtent ou attribuent aux autres sont stratégiques pour dessiner la frontière entre les classes antagonistes, que les usages de la force physique dans cette lutte de classe sont en partie déterminés par les rapports entre masculinité et violence, et que les femmes sont écartées de cette lutte de classe selon des logiques genrées de division sexuée du travail à l'usine, au foyer et dans la mobilisation.